Document généré le 25 avr. 2024 05:43

Québec français

Témoins ou prophètes ?
Les jeunes romanciers québécois

Richard Dubois

Numéro 105, printemps 1997

Nouvelle littérature québécoise

URI : https://id.erudit.org/iderudit/57231ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dubois, R. (1997). Témoins ou prophètes ? Les jeunes romanciers québécois. *Québec français*, (105), 70–73.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

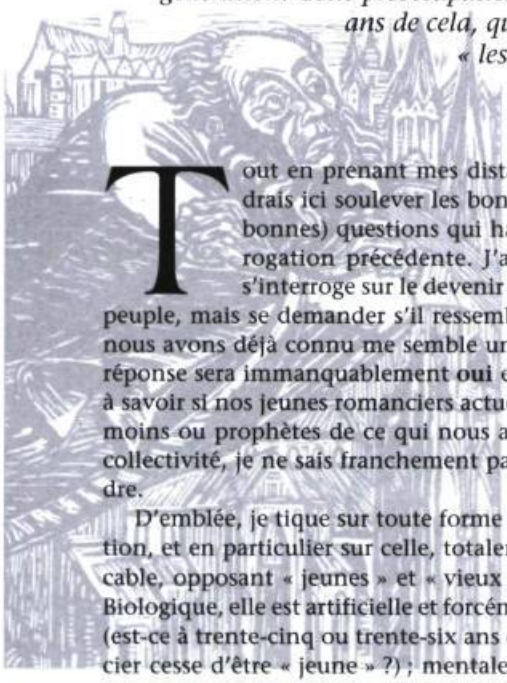
https://www.erudit.org/fr/

TÉMOINS OU PROPHÈTES ?

Les jeunes romanciers québécois

RICHARD DUBOIS *

Depuis que Nietzsche a décrété la mort de Dieu, et en l'absence de prophètes crédibles autres que nos courtiers d'assurances, on a tous un peu le désir secret de conjurer l'avenir. Comme pour l'emploi, les exportations ou les courbes démographiques, on cherche déjà à savoir ce qu'auront été les années 1990 en littérature québécoise. On espère dénicher le mot juste, le vocable exact pouvant résumer / caractériser d'avance (sans doute pour l'Histoire) la présente génération. Cette préoccupation a-t-elle un sens ? Sans doute. D'ailleurs, il y a déjà quatre ans de cela, quelques braves ont même osé diagnostiquer : « les romanciers de la désespérance [1] ».



Tout en prenant mes distances, je voudrais ici soulever les bonnes (et moins bonnes) questions qui hantent l'interrogation précédente. J'aime que l'on s'interroge sur le devenir littéraire d'un peuple, mais se demander s'il ressemblera à ce que nous avons déjà connu me semble un peu vain : la réponse sera immanquablement **oui** et **non**. Quant à savoir si nos jeunes romanciers actuels sont les témoins ou prophètes de ce qui nous attend comme collectivité, je ne sais franchement pas quoi répondre.

D'emblée, je tique sur toute forme de catégorisation, et en particulier sur celle, totalement impraticable, opposant « jeunes » et « vieux » romanciers. Biologique, elle est artificielle et forcément arbitraire (est-ce à trente-cinq ou trente-six ans qu'un romancier cesse d'être « jeune » ?) ; mentale, disons émotive, ou artistique, elle ouvre sur n'importe quoi : les héros de Kokis me semblent infiniment plus « jeunes » que les jeunes zombies de la rue Ontario noyés dans la *Black* ou la *Molson*. Pire : pouvons-nous prétendre sérieusement, sur la base de cinq ou dix écrivains, prendre le pouls du présent et le projeter, d'un bloc, dans l'avenir ?

Humeurs

« Désespérance », « déchéance », « descente aux enfers », drogues, alcoolisme et prostitutions diverses ; « vieux freaks », « diplômés chômeurs ratés », cerveaux dérangés allant de chambres minables en putains tristes et tutti quanti : il est exact que les héros et décors de certains romanciers, considérés en eux-

mêmes, forment un univers quelque peu tristounet : Hamelin (*Ces spectres agités*), Mistral (*Vautour*), Balzano (*Soigne ta chute*), et Lise Tremblay (*L'hiver de pluie*), font effectivement dans le noir, mais je veux faire ici trois remarques :

1) il est possible que nous ayons affaire à des cas d'espèce, plus qu'à un phénomène de « décennie » (les années 1990), ou plus illusoire encore : de « génération ».

2) Je ne pense à personne en particulier mais je pose la question : n'y aurait-il pas de ces « jeunes » écrivains qui suivent plus ou moins consciemment une « mode » ? Disons charitablement que non, mais quand même... Il y a par exemple tout un pan de Montréal, cette quasi grande ville, qui joue à l'occasion le trip « New York New York ! » qui me laisse totalement froid : la rue Sanguinet ne ressemblera jamais à la 42e rue de la Big Apple, et tant mieux pour elle... Bref : je tique et re-tique quand la seringue et la dope se portent bien, ou que le manque d'imagina-

tion des héros les fait tous se rencontrer dans le même quadrilatère pourri de Montréal (Ontario, Saint-Denis, Saint-Laurent, Sainte Catherine)...

3) Puis-je enfin soumettre, en tout respect pour nos jeunes romanciers désespérés, qu'avec le temps on en a un peu marre... Comme disait un copain à eux (André Breton — enfin j'espère...), il me semble que « l'existence est ailleurs »...

Deux questions subsidiaires : les critiques ne sont-ils pas victimes eux-mêmes de bons montages publicitaires ? Il y a par exemple un « effet Pierre Yergeau » : ici encore, j'assiste à une brusque unanimité qui m'inquiète, surtout que j'ai lu Yergeau moi-même, et... bon. C'est bon, j'ai même beaucoup de bien à en dire que je n'ai lu nulle part encore, mais disons qu'en général les brusques unanimités panégyriques (« l'écrivain de la décennie ! ») ont le don de me hérisser, disons : de faire se soulever mon sourcil gauche, celui qui a parfois envie de tuer...

Mais bon : petit peuple, gros adjectifs...

Et puis cette fameuse « désespérance » : même si elle se vérifiait ici et là, en quoi marquerait-elle un tournant, ou une nouveauté ? Y avait-il moins de désespoir chez Bessette ou dans les romans noirs de Marie-Claire Blais, ou dans l'extrême cruauté des enfants de Ducharme ?

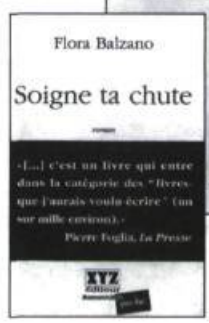
Déconnectée, la grand'ville...

Je comprends que le décor extérieur a changé : drogues dures, itinérance, prostitution — mais bon : la rue du Parc et ses piqueries ne sont pas Montréal et la faune branchée-paquetée du Spectrum est assez loin merci des jeunes ordinaires de Gaspé, de Chicoutimi ou de Québec. Débranchée, la Métropole...

Et puis la délectation dans le détail sordide de jeunes écrivains n'annonce, en tout cas pour moi, rien de « neuf » — Zola a déjà donné, et mieux. Certes, insistera-t-on, mais cette fin de XXe siècle n'est-elle pas marquée par un désespoir plus grand encore ? Probablement. Les horizons sont vite bouchés, et il est vrai que, comparés aux aiguilles et opium de nos « jeunes » héros, le « crachat » de Ferré ou le « Bottom » de Rimbaud sont encore portés dans leur noirceur même par une forme de transcendance qui s'appelle tout simplement la beauté. Je peux reconnaître ça. Mais je trébuche toujours sur l'appellation (un peu trop) contrôlée « jeune littérature québécoise », sur le découpage de cette jeunesse en décennies de calendrier, et en général sur tout qualificatif à prétention universelle et globalisante. Désespérée, cette jeunesse écrivante ? Mais où placera-t-on tous ces jeunes et moins jeunes qui « trippent à mort » dans la paralittérature, policière ou de science-fiction (Brouillette, Pelletier, Vonarburg) ? Où situer l'AUTRE jeune littérature québécoise, née ailleurs, grandie ici, et qui tient un tout autre discours ? Kokis, on le met où ? Kokis est un grand. Il n'est plus jeune, mais il EST jeune, et ses pages sont remplies de soleil. Et Ying Chen ? Et Alix Renaud ? Qu'on nous lâche donc les baskets avec l'âge biologique, et rappelons en passant ce que tout le monde sait : il y a des jeunes qui sont vieux, et des anciens qui sont demeurés jeunes.

Une autre jeunesse...

On aura compris que ce qui est en cause ici, ce n'est pas une question de ville, encore moins de chicane entre la quasi grande ville de Montréal et la bonne grosse bourgade bourgeoise de Québec, c'est un vieux concept résurgent. C'est la très vermoulue notion contre laquelle le défunt « nouveau roman » s'est violemment élevé il y a trente ans de cela : celle de l'art reflet du social, où se profile tantôt le citoyen Jdanov, tantôt le Fido de Pavlov...



En quoi par exemple, et pourquoi la jeunesse écrivante devrait-elle « représenter » la jeunesse tout court ? Je sais très bien que l'écrivain, le peintre, sont très souvent les « senseurs » d'une époque, les détecteurs de secousses sismiques à venir, et en ce sens il faudrait peut-être, oui, s'inquiéter de ce qu'annonce une certaine jeunesse écrivante québécoise, paraît-il désespérée — mais alors, ou bien ils « annoncent » quelque chose pour l'avenir, ce qui n'est plus à proprement parler du « reflet », mais de la prévision, et je me dis : on verra plus tard ; ou bien ils reflètent, traduisent, font voir, etc. et alors je jette un œil alentour, et je confesse bien humblement qu'après des semaines, des mois d'observation, je ne vois presque rien de ce que nous dépeignent les jeunes romanciers actuels !

« Désespérance », « déchéance », « descente aux enfers », drogues, alcoolisme et prostitutions diverses; « vieux freaks », « diplômés chômeurs ratés », cerveaux dérangés allant de chambres minables en putains tristes et tutti quanti : il est exact que les héros et décors de certains romanciers, considérés en eux-mêmes, forment un univers quelque peu tristounet.

Il faut donc peut-être mettre entre parenthèses ce lien entre la jeunesse écrivante et la jeunesse du pays réel, laquelle me semble n'annoncer rien du tout si ce n'est le bon vieux pragmatisme continental, qui se rallierait sans doute autour des deux ou trois phrases suivantes : faut travailler, la vie est pas facile mais on va s'y faire, qu'est-ce qu'on peut changer...

Qu'est-ce qui fait dire cela ? Mais un gros, immense petit point oublié par les divers ausculteurs de l'âme québécoise : le lien avec le monde de l'éducation. Avec la jeunesse réelle.

Jeunes gens du pays...

Sur cette jeunesse montante aussi réelle que l'écrivante, mon feeling est le suivant : je la vois inquiète, mais sans drame — vaguement angoissée, évacuant ladite angoisse tantôt dans le sport, parfois dans l'art, souvent dans les « party », et pour une minorité, dans les études.

Pragmatique.

La jeunesse « sent » que les conditions sont difficiles, mais elle sait conserver un brin d'insouciance juvénile qui est peut-être sa façon à elle d'avoir confiance. Et elle travaille. Les meilleurs travaillent et voyagent. Ils demeurent peu perméables aux discours de toutes sortes, prompts aux impressions, lents à l'élaboration rationnelle d'une idée. Globalement, les connaissances générales de cette jeunesse sont, sauf exception, à peu près nulles. Sa langue, itinérante — du borborygme au vocabulaire falot, approximatif. Diplômés, ces jeunes seront bizarrement brillants et incultes. Lecteurs zéro. Bref, quand ils se seront donné une spécialisation *OK*, ils feront de bons et fidèles serviteurs du système, d'autant plus fiables qu'ils ignorent la plupart du temps la notion même de « système », sauf de système comptable... Allez par exemple expliquer à un jeune bio-chimiste qu'il est peut-être immmoral de travailler sur le napalm, ou à l'apprenti pharmacien qu'il fait marcher un gigantesque *racket* mondial... Mais bon. Ils me semblent aussi étrangement inventifs quand ils font ce qu'ils aiment, agressifs (au sens américain du terme), et ils ont encore les yeux clairs...

Il n'y a probablement AUCUN lien entre le héros de la jeune littérature québécoise et la jeunesse réelle du pays du Québec. Le diagnostic posé sur l'un ne s'applique pas à l'autre.

J'espère que je me trompe, dans le mesure où ce tableau semblera exagérément défaitiste. Il ne l'est pas. Je veux d'ailleurs retenir tout le positif de ce qui précède, et faire le lien avec mon propos du début. Puis-je rappeler que ce n'est jamais cette jeunesse-là qu'on rencontre dans les romans — et pour cause : écrivant ce qui précède, je me trouvais « plate », et je me disais : il n'y a pas là matière intéressante à héros romanesque passionnant. La preuve ? Mais où sont-ils dans les romans de « la jeune littérature québécoise » ? Nulle part.

En littérature ?

Les étudiants lecteurs ne lisent pas, sauf ce qui est obligatoire, et obligatoire veut dire : sanctionné par l'examen. Même en sciences politiques, ils sont étonnés qu'il faille lire le journal (imaginez si on parle du *Devoir*, ou du *Monde diplomatique*...). Et l'obligatoire finit vers 17-18 ans, au cégep.

Mais encore ? Mais je vais tenir ici un discours opposé, tout aussi réel (puisque on cherche ici l'« âme » d'une « jeunesse », et nous, ses observateurs : un espoir).

Eh bien, ces jeunes ont tout de même adoré Alexandre Jardin (*Fanfan*). Les fouineurs ont découvert, ébahis, Coelho (*L'alchimiste*). Ils vont adorer, c'est sûr, *Le messie récalcitrant* de Richard Bach. *Juillet*, de Marie Laberge, a laissé sa trace. Ils se sont reconnus (oui !) dans le film *Breakfast club*. Plusieurs ont aimé que le vide grandissant de l'univers soit combattu, puis vaincu par l'imaginaire dans *L'histoire sans fin* de Michael Ende. *Siddhartha* est capital. *Volkswagen blues* est de plus en plus actuel, et apprécié.

Je parle ici de leur *feeling*, et je conclus : pas cons, les petits cons. Désespérés ? Oui, quand on leur montre seulement des amours désespérantes... Et ils demandent alors : mais pourquoi faut toujours que ça finisse mal ? Commentaire tout personnel, chuchoté : ils ne le savent pas, ils s'en fouteraient, mais ils me font penser à une autre jeunesse, celle, incertaine, hésitante, qu'on appelait pré-romantique il y a deux siècles de cela, et dont Marivaux a donné la tonalité sentimentale la plus exacte dans son *Jeu de l'amour et du hasard*. Bas les masques, disait Marivaux ! Et aimons-nous...

Alors les seringues, la prostit' et les violeurs d'enfants de Côte-des-neiges...

Donc, il n'y a probablement AUCUN lien entre le héros de la jeune littérature québécoise et la jeunesse réelle du pays du Québec. Le diagnostic posé sur l'un ne s'applique pas à l'autre.

Une plume, deux plumes, trois plumes...

Je reviens aux romanciers et, par leur biais, à l'essentiel, à l'écriture. Je cherche toujours, pardonnez l'anachronisme : une plume, derrière les histoires, intrigues, trames romanesques et autres diégèses...

Je vois peu de « plumes » dans cette « jeune littérature québécoise » — puis-je le dire sans avoir l'air de cracher dans la soupe ? Une belle exception : le mec a beau avoir une tête à claques, il me semble que Mistral a une plume. Indiscutablement. Il y a de ça chez Yergeau. Chez Kokis.

« L'univers romanesque »? Bon. Tant mieux s'il y en a un, mais je m'en fous pas mal, s'il n'y a pas, structurant, liant, striant cet univers, une plume qui fait des flammèches.

Henry Miller a pris des tonnes de papier pour ne rien raconter du tout : des amis, des personnages, des monstres, lui-même, ses femmes. Miller est un dieu de l'écriture, à l'affût de toute beauté. Miller transfigure tout ce qu'il touche, il n'a pas « d'univers romanesque », il n'a pas construit de « fresque » ou de « saga », il n'est ni « psychologue » ni théoricien. C'est un monstre, une brute, un bloc erratique, un grand petit garçon toujours prêt à s'agenouiller et rendre grâce à la beauté du monde qui s'offre, là, ici, partout : une fleur, un corsage, un couchant à Big Sur, ou un morceau de lard sur lequel grésille une tranche de sanglier offerte par un copain... Miller : un petit bonhomme hurlant à la mort, à l'amour, à la lune — et quand il parle de la Grèce, j'ai envie de me faire Grec !

Mais je m'égare.

Je cherche une plume, un monde, un rugissement, une puissance, une capacité d'effondrement. Pas besoin d'histoire pour ça.

Un écrivain ? Un écrivain, je veux dire un grand, se reconnaît peut-être à cela : il n'a rien à dire, à la

limite il ne dit rien ; s'il a une histoire à raconter, elle tient à un fil, ou à rien du tout — Camus, Brault, Kristof ont si peu à dire. Mais ce peu crie, fait crier le silence même, et nous force à définir nos rapports avec le silence, dont nous entourons bizarrement nos moments les plus vrais : amour, échec, élans, qui demandent moins de mots, plus de pudeurs, et l'infini respect de l'ombre, des demi-teintes, du mystère...

Je cherche, je regarde autour de moi, et je vois d'autres « jeunes » et moins jeunes qui FONT la littérature québécoise de maintenant tout autant que les manipulateurs de seringues et de bouteilles vides. Stéphane Bourguignon, dans *L'avaleur de sable*, qu'on est en train d'oublier tellement il est bon... Sylvain Trudel, dans *Le souffle de l'harmattan* (puis-je me citer ? « Il y a là Ducharme. Et puis Émile Ajar [2] ») Et France Vézina dans *Osther, ou le chat criblé d'étoiles* : comme plusieurs autres écrivains québécois : « de stature (d'emblée) internationale ». J'ose encore : « Vézina indique une voie : parler de tout avec ses tripes, jouer avec le soufre, le feu, une langue, et trouver, sans complexe aucun, le ton qu'il faut pour désigner la douleur, le désir, le bouillonnement des origines. Sans tabou. Sans romantisme. Sans cynisme. Sans faux-fuyant. Avec l'allégresse de qui sait devoir chevaucher sur 346 pages une longue, belle et fine lame de rasoir — achetée chez Woolco ou Prisunic peu importe... [3] »

D'autres ? Que dire de la « vieille » Monique Proulx ? De la « vieille » Suzanne Jacob ? Et que dire de l'antique Marc Chabot, qui vient de lancer son pavé dans la mare de Don Quichotte ? Et attendez que Jean Larose nous mette à frire son premier roman...

Bref, la « jeune » littérature québécoise me semble avoir du souffle, du nerf, et un peu plus d'espoir que ne le suggèrent à première vue les décors post-nucléaires des éclopés de la Métropole. Et c'est tant mieux.

---

* Professeur de littérature au Collège de Lévis

Notes

1. Aurélien Boivin et Cécile Dubé, *Québec français*, n° 89 (printemps 1993), p. 97-99.
2. R. Dubois, *Relations littéraires*, Fides, 1992, p. 169.
3. *Idem*, p. 238.

MES PREMIERS CLASSIQUES

Pour plonger dans des histoires qui ont traversé le temps !

Condensés littéraires 9-12 ans

Des récits célèbres, habilement condensés par Michèle Marineau et Carmen Marois

SÉRIE 1
1. *Mémoires d'un âne*, de la Comtesse de Ségur
2. *Le Tour du monde en 80 jours*, de Jules Verne
3. *Les Voyages de Gulliver-Lilliput*, de Jonathan Swift
4. *Robinson Crusoé*, de Daniel Defoe
5. *Anne... La Maison aux pignons verts*, de Lucy Maud Montgomery
6. *Tom Sawyer*, de Mark Twain
7. *Le Magicien d'OZ*, de Frank Baum
8. *Tarass Boulba*, de Nicolas Gogol

SÉRIE 2
9. *Les Quatre Filles du Dr March*, de Louisa M. Alcott
10. *Le Roman de la momie*, de Théophile Gautier
11. *Heidi*, de Johanna Spyri
12. *Le Petit Lord Fauntleroy*, de Frances Burnett
13. *Sans famille*, de Hector Malot
14. *La Mare au diable*, de George Sand
15. *Croc-Blanc*, de Jack London
16. *Les Aventures de Huckleberry Finn*, de Mark Twain

Pour l'exploitation en classe de chacune des séries : un coffret de 30 passeports, 1 corrigé, 1 guide d'utilisation et des autocollants.

Prix détail :
40 $ la série
6 $ l'unité
70 $ le coffret

GRAFICOR
MEMBRE DU GROUPE MORIN
175, boul. de Mortagne, Boucherville (Québec) J4B 6G4 Tél. : (514) 449-2369 Téléc. : (514) 449-1096